

REVUE DE PRESSE

PARU 3 MARS 2022

•



ÉDITIONS DU **faubourg**

DIFFUSION HARMONIA MUNDI LIVRE

contact@editionsdufaubourg.fr • 06 62 17 99 40 • 7, rue de la Boule Rouge 75009 Paris

www.editionsdufaubourg.fr

ISBN : 978-2-491241-98-8

LA VIE AVEC MARIANNE

XAVER BAYER

•

C'est notre monde, le monde actuel. Sauf qu'un jour, votre sous-sol prend des airs de labyrinthe tandis que votre ascenseur dispose de qualités ascensionnelles pour le moins inattendues. Sauf que deux drones planent au-dessus de votre tête, obstinément. Et attention, en sortant de votre salle de bains, à ne pas vous retrouver dans un appartement qui n'a plus rien du vôtre... Telle est la vie du narrateur avec Marianne. Tel est l'univers de Xaver Bayer qui, dans ce roman brillant, fait des détours par l'absurde et le fantastique, pour nous parler de nous-mêmes, égarés dans cette époque pleine de trappes et qu'au fond, nous ne comprenons pas vraiment.

Sur un ton doucement ironique, Xaver Bayer rédige le journal de nos peurs et nous livre une description délicieusement ludique de l'existence.



BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

•

Xaver **Bayer** est né en 1977 à Vienne. Auteur de romans, récits et pièces de théâtre, il est diplômé en philosophie et a publié dans de nombreuses revues. Son dernier roman, *Geschichten mit Marianne* en version originale, a reçu le Prix du livre autrichien en 2020.



BIOGRAPHIE DU TRADUCTEUR

•

Éric **Faye** est un écrivain français, auteur de nombreux romans remarquables. Il a notamment reçu le Grand prix du roman de l'Académie française en 2010, pour *Nagasaki* (Stock). Il nous offre ici sa première traduction après une formation de traducteur littéraire de l'allemand.

PRESSE



Cahier Livres de *Libération*

Frédérique Roussel

19 mars 2022

« Cette sorte de décalage avec la réalité, les comportements à contre-courant de l'attendu, cimentent les histoires, faisant roman. Cette inquiétante sensation donne à cette *Vie de Marianne* toute sa saveur. »



LIVRES/POUCHES

Manège à deux
Un roman façon
puzzle onirique
par l'Autrichien
Xaver Bayer

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Quand peut-il se passer ensuite quand un personnage principal prend une balle en pleine tête à la fin du premier chapitre ? Le lecteur vient à peine de faire la connaissance de Marianne qu'elle sort déjà du décor. Partant d'ailleurs le décor : un dîner raffiné et copieux, que des terroristes se font dégommer des passes trouves à feu et à sang. Mais le couple n'en dégoûte pas de moins ses plats accompagnés des meilleurs vins, avant de s'emparer d'un fusil et de se mettre à canarder. Marianne réapparaît au deuxième chapitre comme si de rien n'était avec une jolie idée de sortie : le Cirque de l'épouvante, qui se révèle un vrai *freak show*. Même topo, après avoir servi de spectacle cobaye dans le dernier numéro, ligotée sur un fauteuil dentaire avec une mygale sur la poitrine, notre héroïne décidément courrant d'air, s'évanouit. « C'est étrange, me dis-je, et je penche la tête pour regarder les étoiles, juste à temps pour apercevoir une étoile filante qui fend le ciel et va s'éteindre derrière la coupole du cirque, dont la silhouette sombre se découpe sur un ciel nocturne éclairé par les lumières de la petite ville. » Le narrateur – son amoureux, son ami, son confident, son souffre-douleur, peut-être tout à la fois, rien ne permet vraiment de conclure – ne paraît pas s'en alarmer. Chacune des vingt séquences de la *Vie avec Marianne* semble ainsi partir de zéro, comme un jeu vidéo qui relance une partie, comme un principe de recueil qui rejouerait les dés, projetant deux protagonistes plutôt consentants dans des situations absurdes (il est survolé nuit et jour par deux drones), dangereuses (tous deux deviennent des proies dans une bataille... on devine la fin), ludiques (il a pour mission d'aller chercher un exemplaire du *Château* de Kafka dans un château délabré labyrinthique sans aucune lumière), parfois fantastiques (un ascenseur poursuit sa course vers le ciel, une séance de « flottage à deux » le fait rétrécir au point de filer par la bonde). Elle s'affirme souvent comme force de proposition, lui joue le suiveur. Cette sorte de décalage avec la réalité, les comportements à contre-courant de l'attendu, cimentent les histoires, faisant roman. « La chronologie est déconstruite, comme si nous avions là un puzzle à assembler nous-mêmes », écrit dans la préface l'écrivain et traducteur Eric Faye. Xaver Bayer, auteur d'une douzaine de textes depuis vingt ans, a reçu pour ce titre le prix du Livre autrichien 2020. Au début du dernier chapitre qui voit défiler l'ensemble du puzzle comme en accéléré façon manège, le narrateur dit : « Parfois, je ne sais plus si j'ai rêvé de quelque chose ou si je l'ai réellement vécu. » Cette inquiétante sensation donne à cette *Vie de Marianne* toute sa saveur.

XAVER BAYER LA VIE AVEC MARIANNE
Préface et traduction de l'allemand (Autriche)
par Eric Faye, Editions du Faubourg, 184 pp., 17,50 €.

Libération Samedi 19 et Di

MICHEL BERNARD
LE BON SENS
La Petite Verméille
240 pp., 7,90 €.



« Le cortège royal... Depuis que la guer... du mois de juillet, v... délivrance d'Orléans... Dunois et son arm... en clocher depuis... le cœur de la Norm...

Louise Glück, espace ve
Réécriture de l'Odyssee
Épique à la Nature, deux re
de la poétesse nobélisée

Par THOMAS STÉLANDRE

Quand, en 2020, Louise Glück a obtenu le prix Nobel de littérature, le sentiment dominant en France a été l'étonnement. L'Américaine, Atlantique, n'avait jamais été publiée dans l'Hexagone – à l'exception de quelques poèmes dans la revue *Poésie* – et rares étaient les universitaires qui s'y intéressaient. La Française Marie Olivier l'avait découverte pendant ses études à Berkeley et en avait fait le sujet de son mémoire de master, puis de sa thèse. Elle cherchait depuis plusieurs années à la faire éditer, sans succès. La situation changea, bien sûr, avec l'annonce de Stockholm. En 2021, Gallimard fit une place à Glück dans sa collection « Du monde entier » et furent simultanément mis au catalogue *Nuit de foi et de vertu*, avant-dernier recueil en date (2014), et *L'Iris sauvage*, paru en 1992 aux États-Unis et tenu pour un sommet (il lui valut le Pulitzer). Marie Olivier a présenté et traduit le second. Dans son avant-propos, elle écrivait : « Un poème de Glück ne porte aucune histoire ; même dans ses derniers recueils où le souffle s'allonge, où le rythme du recueil semble basculer vers le narratif, la voix des poèmes chante, mais ne raconte jamais réellement. » Pourquoi Louise Glück était-elle ici quasi inconnue ? Interrogée aujourd'hui, Marie Olivier avance la piste suivante : « En France, il y a une sorte de mode pour l'illisibilité. Les poètes publiés sont réputés difficiles, or Glück n'est pas dans cette veine – en tout cas pas au premier abord. Il faut aussi se revendiquer explicitement de quelque chose. Louise Glück, c'est le contraire de tout cela. » Sa poésie n'est ni narrative ni politique à une époque portée sur l'un et l'autre. Son « je » brasse large, « moins homogène et biographique qu'il n'y paraît » (selon le chercheur Román Benini, introduisant *Nuit de foi et de vertu*). Elle se tient au seuil des choses, observatrice, loin du bruit et à l'abri des courants. En 2020, au moment de l'attribution du Nobel, sa fiche Wikipédia la rangeait au rayon de la poésie objectiviste, avec Louis Zukofsky ou George Oppen. Cela embêtait Marie Olivier qui essaya « maintes fois de corriger cela » (le passage a semble-t-il été modéré entretemps) : « L'objecti-

visme, en poésie américaine, c'est très précis. J'ai l'impression qu'il la met dans cette catégorie pour sa tonalité parfois sévère et distanciée avec le monde, fois pas du tout, ça n'a rien à voir. Ou la situer alors ? Louise Glück réapparaît à aucune école. A chaque recueil, elle se renouvelle », dit Marie Olivier. Ce mois-ci, deux autres recueils nous parviennent, à nouveau en édition bilingue : *Meadowlands* et *Averno*. Le premier, publié aux États-Unis en 1996, est une réécriture de l'*Odyssee* (on y croise Télémaque, Circé et Pénélope) ponctuée de saillies contemporaines ; le second, paru dix ans après, convoque Perséphone et sa mère Déméter dans un ensemble plus élégiaque, plus sombre aussi. Avec *Nuit de foi et de vertu* et *L'Iris sauvage*, cela fait en tout quatre livres, soit peu ou prou un quart de l'œuvre de Louise Glück (elle publie avec parcimonie, une quinzaine de courts recueils en cinquante ans). Cette constance depuis *Firstborn* (1968, non traduit), cette répétition du geste donnent le sentiment que Glück a trouvé son espace, sa forme. On visite ses volumes comme des jardins voisins aux contours semblablement taillés. Dans l'enceinte, la végétation est toujours différente, mais des motifs se retrouvent : nature, soleil, solitude, perte de l'être aimé. Plutôt que des objectivistes, Marie Olivier l'appréhende d'Emily Dickinson ou de Rainer Maria Rilke.

Histoires de chevet. L'enfance est pour Louise Glück terreau d'inspiration et terrain d'exploration. Elle ne cesse d'y revenir. Au détour d'*Averno* : « Mon enfance : fermée à moi pour toujours. Ou était-elle / sous le paillasson / fertile. » Dans *Meadowlands*, le poème « Notoss » : « On observe le monde une fois, pendant l'enfance. / Le reste ce sont des souvenirs. » A la question de savoir pourquoi la jeunesse occupe une telle place, Marie Olivier se soustrait, parle de « jardin secret ». Glück n'accorde presque jamais d'entretien (et déteste les voyages). Elle est née en 1943, à New York, dans une famille d'origine juive hongroise. Petite, elle aimait qu'on lui raconte des histoires issues de la mythologie. « C'étaient ses histoires de chevet », explique Marie Olivier. Tous les personnages de mythologie grecque ont irrigué son enfance ; c'est ce qu'elle travaille dans la plupart



Marianne

Solange Bied-Charreton

23 mars 2022

« Avec le génial *La Vie avec Marianne*, le lecteur plonge dans un melting-pot de genres romanesques, et en ressort ébouriffé. »

Par Solange Bied-Charreton

Publié le 24/03/2022 à 14:54

Les éditions du Faubourg, fondées en 2020, publient pour la première fois en français un surprenant auteur autrichien. Avec le génial « *La vie avec Marianne* », le lecteur plonge dans un melting-pot de genres romanesques, et en ressort ébouriffé.

Qu'on se le dise, *La vie avec Marianne* de Xaver Bayer (éditions du Faubourg) est un objet lisible non identifié. Éric Faye, qui en signe la préface et le traduit de l'allemand autrichien, en sait quelque chose. Lui-même a parsemé son œuvre d'anticipation, d'absurde et de fantaisie, sans jamais se lasser de repousser les frontières. Né à Vienne en 1977, Bayer publie, depuis 2001, romans, recueil de nouvelles et pièces de théâtre. En 2020, année de la parution de *La vie avec Marianne*, il a obtenu la prestigieuse récompense du prix du livre autrichien.

Ce roman qui n'en est pas un, qui serait davantage un recueil de nouvelles, car aucune trame narrative ne s'en dégage vraiment, évoque par ses images écloses, explosées, une ambiance à la fois psychédélique et vieille Europe, beatlesienne, sorte de *Sergent Pepper Lonely Heart's Club Band* littéraire, entre pantomime et morts bizarres, romance en floraison, vols d'humain, bâtiments non solides, objets ou animaux étranges délivrant à l'ensemble une licence poétique, tel ce faucon agonissant ou cette dague nazie retrouvée dans un petit coffret.

INDOLENCE AMOUREUSE

Semblable à la compagnie d'Alice de Lewis Carroll, celle de Marianne nous fait passer de monde en monde avec une facilité déconcertante. Un style dépouillé et l'emploi du présent garantissent au lecteur que tout ce qu'il va vivre, par l'intermédiaire des personnages, se veut vrai, pour ainsi dire banal, alors qu'il met les yeux dans un univers dont l'excentricité se fait sans cesse plus inquiétante.

Ce carnet de quasi-cauchemars, dont la compagne du narrateur détient la clé, est pour lui une quête incessante. Ravivant ainsi, et sans doute par le hasard le plus surréel, la tradition du roman de chevaliers, Xaver Bayer met en scène un héros qui doit constamment prouver sa valeur à sa belle. Et s'il allait lui retrouver un exemplaire du *Château de Kafka* à l'aveugle, dans une maison branlante, soudainement enserrée par l'océan ? Et s'il parvenait à la rencontrer de nouveau pour la première fois dans un stade de foot un soir de finale du mondial ?

Avec Marianne, la vie est, par essence, multipliée par dix. On est ici mais ailleurs, maintenant mais à toutes les époques. On déguste un repas gargantuesque sur fond d'émeutes urbaines. Bacchanale toutefois vécue de manière sémillante, dans l'indolence amoureuse. Au « Floating Institut », on se livre de bonne volonté à une séance de flottement. On entre sous le chapiteau d'un sanglant cirque itinérant sans être certains d'en ressortir vivant. On emprunte un ascenseur qui ne s'arrête jamais, nous emmène dans le ciel, bientôt dans l'univers.

Ce mélange du comique par l'absurde et de l'effroi nous renvoie par endroits à la prose insensé du grand écrivain suisse allemand Friedrich Dürrenmatt, comme s'il fallait être germanophone pour tenir sur le fil, pour nous si peu familier, de la fantasque épouvante, d'une légèreté meurtrière dont l'érotisme non plus n'est pas exempt. Une exploration fantasmagique de tous les possibles littéraires.

LE MATRICULE DES ANGES

Le Matricule des Anges

Anthony Dufraisse

12 avril 2022

« Un roman plein de pétards, de tiroirs et de trous noirs. »

CRITIQUE **DOMAINE ÉTRANGER**

Delirium boum boum

DÉBOUSSOLANT, LA VIE AVEC MARIANNE DE L'ALLEMAND XAVER BAYER EST UN ROMAN PLEIN DE PÉTARDS, DE TIROIRS ET DE TROUS NOIRS.

Page 114 : « Je ne suis absolument pas cinglé, si c'est ce que tu veux dire. » Précision que croit nécessaire d'apporter le narrateur à Marianne, alors qu'il lui raconte au téléphone son quotidien des derniers jours, sous la surveillance permanente, jusque dans son appartement, de drôles de drones... Aux manettes de *La Vie avec Marianne*, Xaver Bayer n'est pas cinglé non plus, il a juste une imagination délirante ! L'écrivain Éric Faye, qui a traduit et introduit ce livre, ne tarit pas d'éloges sur son auteur, un Autrichien d'une quarantaine d'années qui gagne à être connu chez nous. Qu'il trouve sa place dans la collection « Littérature » des éditions du Faubourg ne nous surprend pas vraiment. Pour avoir précédemment suivi les subtiles dingeries d'Emmanuelle Heidsieck (*Trop beau*) ou le cargo-movie de Magali Desclozeaux (*Une loge en mer*), on le trouve parfaitement raccord avec l'esprit



des lieux. Xaver Bayer a visiblement de sérieuses prédispositions pour le décapage de la réalité et le dérapage émotionnel. Son roman est franchement déboussolant ; d'ailleurs ça n'en est pas vraiment

un, mais plutôt un échos-système où reviennent en boucle ces deux mêmes personnages que sont le narrateur et la très joueuse Marianne du titre. Pour tout dire, on pourrait même lire les chapitres dans le désordre, ils sont autonomes.

Ce vrai-faux roman, donc, orchestre une succession de distorsions. Dans de simples cave, ascenseur ou salle de bains, dans un château ou une alcôve de club échangiste tout aussi bien, nous voilà confrontés à l'absurde, ici de pure bouffonnerie, là de presque terreur. Sur un ton souvent impassible, l'écrivain viennois dépasse la mesure, déborde du cadre, ou plutôt le fissure et, dans la brèche apparue, place une mèche qui, à un moment, fait boum ! Flirtant avec le fantastique onirique, chaque histoire fait penser à « *un rêve lucide* ». On trouve cette formulation dans la vingtième section qui s'ouvre ainsi : « *Parfois, je ne sais plus si j'ai rêvé de quelque chose ou si je l'ai réellement vécu.* » Dans les limbes, voilà bien souvent la position dans laquelle le lecteur se retrouve lui aussi en découvrant des situations minées. Comme ce copieux repas qui vire, comme si de rien n'était, en séance de tir par la fenêtre du salon, les gourmets s'improvisant snipers avant d'être eux-mêmes, et pas qu'un peu, pris pour cibles. Citons aussi la scène du narrateur coincé dans un ascenseur qui n'en finit pas de monter, de monter, de monter ; et nous de craindre le pire pour lui...

Bien malin celui qui saura résister à l'inquiétante étrangeté de cet univers-là qu'Éric Faye rapproche de Calvino, Kafka ou Gogol. Nous, c'est plutôt au cinéma que l'on a pensé en lisant ce bouquin tout plein de pétards, de tiroirs et de trous noirs. Plus exactement, on s'est imaginé ce qu'un Jean-Pierre Jeunet et son esthétique saturée pourraient faire de ce scénario extravagant dans lequel le tandem Albert Dupontel-Virginie Efira (ou Julie Depardieu ?) ferait merveille.

Anthony Dufraisse

La Vie avec Marianne, de Xaver Bayer
Traduit de l'allemand par Éric Faye,
éditions du Faubourg, 180 pages, 17,50 €

LA STUPEUR d'Aharon Appelfeld

Traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, L'Olivier, 256 pages, 22 €

Publié de manière posthume, *La Stupeur* est le dernier des romans d'Aharon Appelfeld (1932-2018). Celui qui connut enfant l'enfer d'un camp nazi et s'en évada, ne peut que revenir sur les terres de l'antisémitisme le plus furieux, parmi les décombres de l'Histoire, et plus précisément en Ukraine au début des années 1940. Cette fois notre romancier convoque une curieuse héroïne. Elle s'appelle Irena. La femme a perdu ses vaches et il ne lui reste qu'un brutal mari. Découvrir l'épicier juif et sa famille « alignés » devant le gendarme Ilitch la révolte. Buté, celui-ci répète que les Allemands « sont le symbole de la culture ». Les villageois pillent la maison en attendant l'assassinat qui ne manque pas de se produire.

La « *stupeur* » d'Irena face à la violence allemande et paysanne, face aux pancartes proclamant « *Zone nettoyée de ses Juifs* », face à l'antisémitisme assumé de la population, ravive son désir de voyage vers la « *Tante Yanka* » et les montagnes. Cette dernière avait aimé un étudiant juif, répétant : « *Jésus était juif* ». Mais ne s'agit-il pas d'« *un territoire qui n'était pas le sien* » ? Comment alors, au-delà de la prière et des icônes, donner un sens à sa vie ?

C'est ainsi qu'après la mort de son mari Anton, dans une bagarre, elle va trouver sa liberté et « *servir la sainteté* ». Mieux encore, elle va mener une errance prophétique, prêchant sur les chemins et dans les auberges, insultée, frappée par les hommes, mieux comprise par les femmes, en particulier les prostituées. Comme pour racheter l'impardonnable. Le récit, intensément réaliste, tragique, est émouvant. Aharon Appelfeld sait donner à sa parabole sur la culpabilité une profonde humanité, une portée universelle. Au travers de personnages simples, l'Histoire et la métaphysique affleurent dans toute leur acuité.

Thierry Guinhut

L'OBS

•
L'Obs

Didier Jacob

28 avril 2022

« Xaver Bayer le nouveau Thomas Bernhard, sur un mode encore mineur mais sans doute pas pour longtemps... »

ÉTRANGER

La statue de Marianne

LA VIE AVEC MARIANNE, PAR XAVER BAYER, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ÉRIC FAYE, FAUBOURG, 184 P., 17,50 EUROS.

★★★☆☆ Les histoires d'amour avec Marianne finissent mal en général. Il y a son amant, le narrateur, toujours partant quand elle l'appelle pour lui donner rendez-vous quelque part. A déjeuner, par exemple. C'est dans l'appartement de ses parents, au salon. A l'extérieur, il y a des détonations. Trente victimes, apparemment. Et le bilan pourrait s'alourdir. On va pousser un peu le volume de la stéréo. Elgar, les « Variations Enigma ». « On aperçoit des individus cagoulés qui vont et viennent dans des uniformes loufoques, sans doute des hooligans. » Mais l'heure est à la tisane. Soudain, une balle traverse la fenêtre et « le projectile perfore un Andy Warhol de la série "Double Elvis" ». Putain, se dit Marianne. Son père possède justement, caché dans une valise Vuitton, de quoi armer toute l'Ukraine en armes et munitions (du 6,5 X 54, c'est vous dire, et la qualité autrichienne est bien sûr au rendez-vous). La voici qui ouvre la fenêtre



et qui, munie d'un fusil de chasse, se met à tirer dans le tas. Sacrée Marianne ! On la croirait sortie d'un film de Bertrand Blier (« Buffet froid ») ou de Luis Buñuel si l'auteur n'était surtout inspiré par Kafka. De nouvelle en nouvelle, Xaver Bayer (photo), qui a obtenu le prix du livre autrichien en 2020, et dont Eric Faye propose une très fine traduction, raconte les drôles de jeux auxquels Marianne invite le narrateur. Comme de la chercher dans un stade bourré à craquer, avec pour seuls indices des photos d'elle, cachée dans la foule, qu'elle lui envoie sur son smartphone. Faye dans sa préface : « Les personnages de Bayer vivent dans notre monde, jusqu'à un certain moment : celui où des trappes s'ouvrent sous leurs

pieds. (...) Et c'est alors, à la faveur de ce basculement, que Bayer, dans sa grande liberté, nous fait revisiter à sa façon certains genres littéraires, comme le conte gothique. » Les situations banales jusqu'à l'absurde et la violence sous-jacente qui finit toujours par exploser font de Xaver Bayer le nouveau Thomas Bernhard, sur un mode encore mineur mais sans doute pas pour longtemps.

DIDIER JACOB

LIRE - Le magazine littéraire

Bernard Quiriny

2 mai 2022

« On n'est pas dans un fantastique aseptique à la Borgès ; Bayer donne plutôt dans un fantastique de l'inconfort, du malaise, du glauque. Ce qui n'empêche pas son livre de sonner à la fin comme une célébration paradoxale de l'amour et du couple, refuges de l'homme dans un monde privé de sens. »

LE CABINET DE CURIOSITES



BERNARD
QUIRINY

DEUX BELGES, DONT UN AUTRICHIEN

Les Autrichiens ont de drôles d'idées. Il existe chez eux un prix littéraire officiel, l'Österreichischer Buchpreis, décerné par le ministère fédéral des Arts et de la Culture. Imagine-t-on l'équivalent en France, remis en grande pompe par Mme Bachelot sous les ors de la rue de Valois ? Ce serait le comble du ridicule, et plus encore si ce prix était doté comme en Autriche de 20 000 euros ! Je ne dis pas ça pour diminuer le mérite des lauréats, notez bien. La preuve, j'ai dévoré ce mois-ci le livre qui a gagné en 2020, *La Vie avec Marianne* de Xavier Bayer, lequel permet au romancier Éric Faye d'inaugurer ce printemps sa nouvelle carrière de traducteur.

Il s'agit d'une collection de cauchemars familiaux, vécus par un narrateur qui vit en couple avec la fameuse Marianne. Le premier chapitre donne le ton : nos héros dînent aux chandelles tandis qu'au-dehors a lieu une guérilla. Une fois le repas fini, ils vont canarder les passants depuis leur fenêtre, comme vous et moi regarderions un film. Plus loin, ils passent une soirée dans un club échangiste, sans coucher avec personne. À la place, ils devisent gaiement sur la meilleure façon de se suicider. Plusieurs fois au cours du livre, Marianne meurt ou disparaît. De retour d'un match de foot où il devait la retrouver parmi la foule – un jeu comme ils les aiment –, le narrateur découvre leur appartement occupé par une inconnue. Sa Marianne est sortie du réel, comme si elle n'avait jamais existé...

La Vie avec Marianne n'est pas un roman, plutôt un recueil de nouvelles déguisé en roman. Les histoires sont bâties sur le même moule – le quotidien qui bascule dans une dimension parallèle –, écrites sur le même ton – flegmatique, caustique, cynique –, avec les mêmes personnages – le narrateur et Marianne, point fixe au sein de cet univers cubiste et instable. Tantôt géniales, tantôt répétitives ou décevantes, les saynètes flirtent volontiers avec le mauvais goût, l'obscénité, la provocation. On n'est pas dans un fantastique aseptique à la Borgès ; Bayer donne plutôt dans un fantastique de l'inconfort, du malaise, du glauque. Ce qui n'empêche pas son livre de sonner à la fin comme une célébration paradoxale de l'amour et du couple, refuges de l'homme dans un monde privé de sens.

Pour changer d'atmosphère tout en restant dans le surréel, on peut lire également les nouvelles d'Étienne Verhasselt, qui signe *Après l'éternité*, son troisième recueil après *Les Pas perdus* et *L'Éternité*, brève : une collection de microfictions éclair – les plus courtes font à peine cinq lignes –, qui dérivent parfois vers le poème en prose, le dialogue de théâtre, ou le haïku. Il est question d'artistes sans œuvre, d'écrivains malgré eux, de rêves prémonitoires, de meubles construits en phasmes (!), de méduses qui parlent. On pense à Sternberg, à Tardieu, à Savinio ; l'un au moins des textes, « Cigarillos », est un chef-d'œuvre absurde. Verhasselt est belge. Ça ne m'étonne pas. Les amis du bizarre sont tous un peu belges, même les Autrichiens.



★★★★★
LA VIE AVEC MARIANNE (GESCHICHTEN MIT MARIANNE)
XAVIER BAYER
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR
ÉRIC FAYE, 184 P., FAUBOURG, 17,50 €



★★★★★
APRÈS L'ÉTERNITÉ
ÉTIENNE VERHASSELT
160 P., LE TRIPODE, 18 €

62 • LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE • MAI 2022

En attendant Nadeau

journal de la littérature, des idées et des arts

En attendant Nadeau

Jean-Luc Tiesset

2 mai 2022

La vie, un jeu périlleux

par Jean-Luc Tiesset • 4 mai 2022

Comme le dit dans sa préface le traducteur, *Éric Faye*, « le livre qu'on va lire ne ressemble à rien de connu ». Roman si l'on veut, le texte de *Xaver Bayer* enchaîne une vingtaine de courts récits qu'on pourrait croire indépendants les uns des autres comme s'il s'agissait d'un recueil de nouvelles, sauf que les deux mêmes protagonistes en sont les seuls héros et qu'un projet narratif global et cohérent s'élabore peu à peu, par-delà la discontinuité de l'action et du temps : le duo formé par le narrateur et Marianne s'engage à chaque fois dans une nouvelle aventure qui lui fait quitter un quotidien rassurant pour un monde onirique où la réalité se transforme rapidement en cauchemar.

De la réalité à la fiction, il n'y a qu'un pas, vite franchi par Xaver Bayer comme on le voit dès le début. L'attaque terroriste de grande envergure qui ouvre le roman, avec combats de rue, tirs en rafale, hélicoptères survolant la ville, etc., n'est qu'une scène de guerre en tout point semblable à l'ordinaire servi sur nos écrans (et que l'actualité s'acharne à renouveler). Mais, pendant ce temps, Marianne vaque à la préparation d'un repas pantagruélique, le narrateur, surtout préoccupé par la météo, observant les choses avec détachement. À la fin, pourtant, tous deux sortent les fusils et se mettent à la fenêtre pour tirer à leur tour, mais ils le font comme s'il s'agissait d'un de ces jeux vidéo où l'on doit tuer le plus de PNJ (personnages non-joueurs) possible pour gagner de nouvelles vies. Marianne commence, et, lorsqu'elle s'écroule, le narrateur prend sa place, ce qui n'empêche pas de les retrouver tous deux bien vivants au chapitre suivant, se préparant à partir pour un spectacle de cirque qui leur ménagera encore bien d'autres surprises !

Jeu de la vie et du hasard, la réalité telle que la vivent Marianne et son amoureux n'a pas fini de surprendre. Lorsque les deux héros discutent sur la meilleure façon de se suicider, le débat a pour cadre un club échangiste... Mais, le plus souvent, les lieux tenus ordinairement pour rassurants et familiers se révèlent de véritables pièges. Ce qui semblait vrai cesse de l'être, l'ordre des choses se dérègle, et les mauvais coups se succèdent tandis que la victime, interloquée ou affolée, hésite entre la soumission et la lutte pour la survie.

Tout commence en général comme un jeu ou, comme le disent volontiers les sportifs, un « challenge ». Souvent, Marianne est à la manœuvre : telle les gentes dames des romans de chevalerie qui veulent éprouver leurs chevaliers servants, elle multiplie les défis et confie au sien des missions en apparence anodines, mais qui vont rapidement se transformer en missions impossibles. Mais ni lui ni elle ne sortent indemnes de ces jeux étranges et plus ou moins pervers qu'elle invente à plaisir et auxquels il consent sans rechigner. Ce qui commence innocemment s'achève en violence, parfois extrême comme lorsque Marianne devenue tortionnaire s'acharne sur le narrateur, jusqu'à ce que la douleur lui fasse découvrir ce qu'il ne savait pas encore, « que ce monde n'est rien d'autre qu'une moisissure subversive dans un univers intrinsèquement numérique ». L'entrée en scène de la « gégène » serait-elle un discret hommage au *Jardin des supplices* ou à *La colonie pénitentiaire* ? L'une des épreuves consiste pour le narrateur à rechercher un livre dans un bien curieux château, qui fait immédiatement penser à celui de Franz Kafka : s'il y entre, à la différence de K., c'est pour n'en plus sortir, et découvrir depuis une fenêtre « une mer grise à perte de vue, qui s'engloutit elle-même dans son furieux jeu de vagues et dans l'éclaboussure des embruns ».

Même quand Marianne ne prend pas de nouvelles initiatives, le roman reste entièrement focalisé sur la relation des deux protagonistes, sur leur complicité mêlée de rivalité, laissant dans l'ombre le reste de leur vie. Il arrive aussi que le narrateur soit seul : c'est le cas le jour où, creusant dans le jardin de la maison familiale de Marianne où ils habitent souvent, il exhume un coffre renfermant un pistolet, une bague à tête de mort et une dague portant la devise des SS, comme si le passé enseveli refaisait surface. Le narrateur ne cherchera pas plus loin, mais c'est dans des anecdotes comme celle-là que le roman prend une connotation sociale et critique. On voit ailleurs les deux héros détruire avec ravissement les trésors qu'ils viennent d'acheter à bon compte au marché aux puces, dénonçant ainsi par l'humour l'envie de posséder et la réduction des œuvres d'art et des belles choses à leur valeur marchande.

Les outils et les machines modernes sont là pour rappeler, s'il le fallait, qu'il s'agit bien de notre monde : des drones, par exemple, se mettent à voler au-dessus de la tête du narrateur, mais, loin de représenter une menace, ils finissent par se comporter comme des anges gardiens dont ils seraient l'incarnation moderne et grotesque. L'humour souvent grinçant peut aussi être souriant, mais, le plus souvent, les choses tournent mal et les objets familiers se muent en intermédiaires du malheur, comme cet ascenseur qui ne s'arrête jamais et propulse le narrateur vers on ne sait quoi, ou cet escalier censé conduire à la cave et qui n'en finit pas de descendre – peut-être vers l'enfer ?

Quoi de plus « moderne » aussi que de se rendre au *floating institute*, ce « *centre de flottaison* » qui (aux dires d'une publicité glanée sur le Net) permet d'« explorer les chemins qui mènent vers l'expérience intérieure » ? Mais, un peu comme dans *Alice au pays des merveilles*, l'eau peu profonde dans laquelle tous deux flottent a pour effet inattendu que le narrateur rapetisse jusqu'à disparaître dans le conduit d'écoulement et rejoindre les océans infinis, comme s'il revivait sa naissance, mais à l'envers. Et le voilà, cruelle ironie, métamorphosé en ce Tithon de la mythologie auquel il songeait avant de pénétrer dans l'établissement, condamné à se dessécher sans fin, et finalement abandonné par une Marianne entrée malgré elle dans le rôle d'Eos.

Quand ce n'est pas lui, c'est sa compagne qui disparaît au terme du récit, au point qu'il peut en perdre jusqu'au souvenir et se demander s'il l'a jamais rencontrée « *ou si elle n'est pas tout bonnement le fruit de [son] imagination* » : le narrateur, qui se définit volontiers lui-même comme « *étant du genre à vouloir expliquer de façon rationnelle les imprévus du quotidien* », sera donc la première victime de son propre récit.

L'extravagance, le rire malicieux, le renversement inattendu des situations qui conduit au désastre, brouillent tout, et celui qui écrit en arrive à ne plus savoir s'il a vraiment vécu ou seulement rêvé ce qu'il raconte. On retrouve d'ailleurs Marianne en pleine santé à la fin du roman, telle qu'elle était au début, affairée autour de ses fourneaux. Est-elle donc une diablesse ou seulement une bonne petite ménagère ? On se gardera de trancher. Les deux héros survivent à tout, et, même quand Marianne semble morte, le jeu continue, car le narrateur est tout disposé à le poursuivre dans le futur. Le temps d'ailleurs perd toute consistance, si tant est qu'il en ait jamais eu : tous les récits sont rédigés au présent, un présent intemporel garant de la pérennité. Sauf au chapitre XIX, où le narrateur indique que sept années se sont écoulées et que Marianne va mourir, mais nous savons déjà que cela ne l'empêchera pas de reprendre vie à la fin du roman.

On ne s'ennuie pas avec Marianne, mais, si chaque page constitue une nouvelle surprise, elle entame un peu plus allègrement la crête étroite qui sépare le rêve de la réalité. Même s'il le renouvelle profondément, l'Autrichien Xaver Bayer a sans doute de grands prédécesseurs dans cet art du récit qui fait inopinément surgir le fantastique de notre entourage immédiat, et tourner au cauchemar un jour qui aurait pu être heureux. On songe parfois à Tieck, Hoffmann, Kafka, à **Reinhard Lettau** et à beaucoup d'autres encore. Mais, lorsqu'ils sont enfermés dans leur maison comme les victimes d'un long siège et que vivres et combustible viennent à manquer, Marianne et le narrateur, transis d'un froid qui pourrait devenir éternel, brûlent tout ce qui les entoure, y compris leurs livres. Ultime sarcasme, ils finissent par ceux que Xaver Bayer en personne a écrits : celui-là même que le lecteur est en train de lire et va bientôt refermer, immédiatement suivi par le premier livre qu'il a publié ! Par ce tour de passe-passe, l'auteur en vient donc à s'identifier avec son narrateur, tandis que la totalité de son œuvre est anéantie par les flammes. À chacun d'interpréter cette fin. Mais en même temps s'achève l'histoire du couple, la geste de Marianne : « *notre poème commun, notre chant est parvenu à son terme, aucun autre couplet ne s'y ajoutera* ».

Article à retrouver [ici](#).

Le Figaro

Astrid De Larminat

9 juin 2022

« Il s'en dégage une claire vision de la pulsion autodestructrice de l'Occident, de la décadence de l'homo festivus qui préfère à l'ennui les plaisirs de l'horreur et du mal. »

Le dédale de l'ordinaire

XAVER BAYER Les aventures kafkaïennes d'un homme et d'une femme à côté du monde.

ASTRID DE LARMINAT

ATENTION, comme l'écrit le romancier Éric Faye dans la préface à ce livre venu d'Autriche et qu'il a traduit, ce « qu'on va lire ici ne ressemble à rien de connu ». Qui eût dit qu'on pouvait encore inventer une nouvelle forme de récit qui exprime ce que la condition humaine contemporaine a d'inédit ? Pourtant *La Vie avec Marianne* se lit comme un classique, irrigué par des figures et des inquiétudes immémoriales. Prodiges littéraires ! La narration est pleine de chausse-trappes et d'abîmes. On s'y engage comme dans un couloir étrange où vingt portes de part et d'autre ouvriraient chacune sur une scène de la vie d'un homme et d'une femme... avant de revenir au palier de départ.

Deux personnages donc. Le narrateur forme avec une certaine Marianne un couple informel comme il s'en voit de nos jours. Elle habite au quatrième étage d'un immeuble cosseté où le narrateur la rejoint. Mais souvent elle le force à sortir. Elle aime jouer, se promener, le promener. Leur mode de vie est urbain, raffiné. Le narrateur joue avec la tablette de Marianne, va au supermarché faire les courses qu'elle demande, achète en passant un jeu vidéo. Mais leur préférence va aux tableaux de maîtres, aux vieux livres, aux vins choisis.

Les chapitres de leur vie se succèdent sans se suivre. L'un et l'autre sont à la fois identiques et étrangers à eux-mêmes, dangereusement réversibles, surtout la jeune femme - du moins telle que la voit ou la fantasme le narrateur. À ce sujet, les dernières pages offrent une relecture fabuleuse du premier chapitre où Marianne prépare un repas princier tandis qu'une tuerie se déroule dans la rue.

L'art du contraste

Ces deux-là, tels Adam et Ève, sont les seuls personnages du livre. Les autres sont des figurants dans un monde, le nôtre, que l'auteur, Xaver Bayer, né en 1977, dépeint avec une minutie burlesque, sur un ton euphémistique savoureux, virtuose dans l'art du contraste et du glissement entre détails familiers et situations extravagantes, légèreté et angoisse. Par exemple lorsque le narrateur précautionneux coupe un quartier de citron vert pour se faire une caipirinha et découvre sur son téléphone un poème d'Emily Dickinson : « *Whoever disenchant/ A single Human soul/ By failure or irreverence/ Is guilty of the whole.* » C'est un texte de Marianne lors d'un jeu qu'ils affectionnent, dialoguer par citations - un gentil jeu qui se mue en duel féroce, comme souvent dans ce livre. Rien n'est moins innocent que ce qui paraît ludique et sans conséquence, semble dire l'auteur. Il y a aussi un carnaval qui dérape et s'achève en



La Vie avec Marianne dégage une claire vision de la pulsion autodestructrice de l'Occident.

ANDREIUC88/STOCK.ADOBE.COM

LA VIE AVEC MARIANNE

De Xaver Bayer, traduit de l'autrichien par Éric Faye, Ed. du Faubourg, 184 p., 17,50 €.



combat à mort où les protagonistes d'abord épouvantés sont emportés jusqu'à prendre goût au sang. Ainsi la fantaisie ou l'ironie finissent-elles toujours par céder devant l'effroi que suscitent les aventures dans lesquelles le narrateur est entraîné par Marianne qui semble mener la danse. Sauf au chapitre XII, où il prend la main, et alors tout change.

Notre narrateur est un homme naïf et mélancolique, plutôt pessimiste sur la nature humaine et l'avenir de la civilisation. Marianne le secoue. Mais cette Marianne de chair et d'os est aussi un avatar de femmes mythiques, une Béatrice dévoyée dans un monde dantesque, une initiatrice inquiétante.

Rien n'est dit, tout est suggéré dans ces contes extraordinaires.

Ce livre est un gisement de sens impossibles à circonvenir qu'on peut lire et relire comme on le fait d'un mythe, sous des angles divers, psychanalytique, moral ou métaphysique. Il s'en dégage pourtant une claire vision de la pulsion autodestructrice de l'Occident, de la décadence de l'homo festivus qui préfère à l'ennui les plaisirs de l'horreur et du mal. On y trouve aussi le pressentiment que l'homme est le gibier de forces infernales et qu'il est piégé dans un monde sans fond. La possibilité qu'il y ait des anges est envisagée, mais l'homme clairvoyant ou fou qu'est le narrateur contient ses élans mystiques. La simple douceur d'une femme qui lui fait cuire des œufs au petit déjeuner, voilà sa consolation et son espérance. ■

RENCONTRE EN LIBRAIRIE



•
LANCEMENT À LA LIBRAIRIE LES NOUVEAUTES
En présence de l'auteur Xaver Bayer

